—Mais je serais entré par ruse ou par force, s'écria le comte intéressé malgré lui à cette énigme vivante. Enfin, de quel côté s'est elle dirigée et avec qui ? car elle n'était pas seule.

—Personne n'a pu répondre à mes questions. Elle a dû partir avec le vieux monsieur qui l'accompagnait au théâtre ; mais il était inconnu comme elle. Les uns disent qu'elle est Italienne, alors j'ai parcouru l'Italie, les autres prétendent qu'elle n'est plus en Europe, mais un heureux pressentiment me dit que je la retrouverai, qu'elle reparaitra. Tout est extraordinaire chez cette femme : non seulement elle échappe à tous les regards, rend inutiles toutes les investigations, mais on ne sait même pas pourquoi elle chante en public, puisqu'elle distribue ses appointements aux pauvres. Enfin, il y en a qui racontent qu'elle est la femme d'un grand seigneur mélomane qui la force à chanter, afin de goûter la volupté d'entendre cette voix divine bien accompagnée, mais il cache ensuite son trésor par jalousie.

—Tout cela est bien singulier.

—Sa distinction prouve qu'elle est bien née et non la femme ou la fille d'un vieux musicien, comme plusieurs l'assurent. Tout ce qui la concerne est mystérieux, même son nom, car celui d'*Ombra* n'est pas le véritable... Ah ! c'est vraiment à en perdre l'esprit.

—Et vous en êtes la preuve, répliqua le comte.

—Comment en serait-il autrement ? Il suffirait pour cela de son talent et de son incomparable beauté, elle a une grâce souveraine, une expression de candeur, de bonté et d'intelligence. Quand je viens à penser que peut-être je ne la reverrai plus je prends la vie en horreur.

—Allons donc ! s'écria M. de Bocé, comment pouvez-vous donner une telle importance au goût passager que vous avez pour cette femme ? Que cette fantaisie soit niguisée par la curiosité, je le comprends, mais un sentiment sérieux, c'est insensé. Quelle garantie avez-vous pour croire qu'elle en soit digne ?

—Eh bien ! je parie ma vie que l'on peut se fier à son regard loyal, à son sourire d'enfant. Je n'ai qu'un désir en ce monde, c'est de pouvoir lui exprimer mon amour, dit William avec une inquiétante gravité.

—Fasse Dieu, reprit le comte avec fermeté, que cela n'arrive jamais ! Cette passion pourrait vous mener loin, peut-être à une sottise qui vous perdrait et désespérerait votre mère. Je ne le crois pourtant pas, non, n'est-ce pas ? Je permets à la jeunesse de se jeter tête baissée dans de galantes aventures, pourvu qu'elles n'aient pas de dénouement sérieux, on peut y perdre quelques plumes et beaucoup d'illusions, mais il faut s'arrêter à temps. La duchesse n'a que vous en ce monde : en allant trop loin, vous la feriez mourir de chagrin. Pardonnez-moi si je fais des vœux ardents pour que la mystérieuse enchantresse disparaisse... comme son nom ? Si vous êtes sage, vous l'oublierez, au total ne lui ayant jamais parlé, vous pouvez vous dire que c'est vous qui lui avez prêté toutes les vertus. Eh bien ! maintenant prêtez-lui quelques péchés capitaux.

—Ce serait une indignité, murmura le duc ; j'aimerais mieux mourir que de la calomnier.

—Alors je me confie au temps et à l'absence, reprit le comte, car vous souffrez d'une maladie que d'autres beaux yeux peuvent guérir.

—Ce ne sont pas, en tout cas, ceux de nos pâles Anglaises, répliqua le jeune amoureux ; toutes les jeunes filles qui sont ici me semblent de véritables poupées.

—Cela est vrai pour quelques-unes, mais il y a des exceptions. Dorcas Lunley, par exemple, a beaucoup d'esprit, la jeune Mary est aimable et sérieuse ; lady Stève est très instruite et, de plus, très belle.

—Dorcas et Mary sont des enfants. Quant à lady Stève, elle doit être pleine de prétentions.

—C'est une vraie femme, une femme charmante, d'une intelligence remarquable. Vous l'avouerez quand vous la connaîtrez davantage, dès à présent, vous ne pouvez nier sa beauté.

—Je n'en suis pas frappé, répondit le duc, elle n'a rien de son pays, c'est tout à fait une Anglaise : ce type-là n'est pas le mien... Mais ma mère m'a déjà dit que vous étiez le plus fervent adorateur de cette jeune dame. Je ne vous causerai aucune jalousie, ajouta le jeune homme en souriant.

—Tant mieux ! s'écria M. de Bocé, je resterai son chevalier... mais, hélas ! peu dangereux... Je dis : hélas ! car lady Stève est la seule femme qui me fasse regretter de n'avoir plus trente ans. Votre chanteuse vous a pris par les oreilles, l'autre charme mon esprit et mes yeux ; je veux bien que l'on écoute un rossignol pendant quelques heures de la nuit, mais cela ne suffit pas pour rendre les journées agréables... la parole vaut mieux que le chant. Vous n'aimez pas la beauté de lady Stève, chacun son goût, moi je lui trouve de très beaux yeux, une bouche ravissante, des épaules à tenter un saint, voilà plus qu'il n'en faut pour faire oublier un oiseau de passage. Quand j'avais votre âge, j'ai jeté quelques louis par les fenêtres pour les filles de théâtre, mais pour une lady Stève, j'eusse donné ma vie.

L'enthousiasme du comte fit sourire celui qui l'écoutait ; il s'écria :

—Quel feu ! il ne ferait pas bon d'aller sur vos brisées ?

—Riez, riez, mais croyez que je n'oublie pas mon âge et que mon affection pour cette jeune femme tient plus de la paternité que de tout autre sentiment.

La cloche du dîner mit fin à cet entretien, qui n'avait satisfait aucun des deux amis.

En entrant au salon, ils trouvèrent tout le monde en gaïeté, même Minia, qui causait avec la duchesse, laquelle fit signe à son fils d'approcher.

—Je disais à ma nièce que je veux qu'elle vous appelle *mon cousin* et que vous l'appeliez *ma cousine* ; milady et milord sont trop cérémonieux entre parents.

—Je ne demande pas mieux, dit la jeune femme en souriant.

—Je serai trop heureux de vous imiter, milady.

—Vous débutez mal, mon cousin, mais l'habitude...

—Elle me sera très douce à prendre, croyez-le, répondit le duc avec une politesse aussi parfaite que son indifférence.

La jeune femme le comprit et soupira ; quand il lui offrit son bras pour la conduire à table, elle sentit encore à quel point, en ce moment, ils étaient étrangers l'un à l'autre. Minia aurait voulu se montrer gracieuse, mais elle ne trouvait rien à dire, les banalités du monde s'arrêtaient sur ses lèvres... Ah ! si elle avait pu chanter le bel air d'Isaura !

Pendant la soirée, elle resta silencieuse... Le duc s'ennuyait mortellement. Elle l'entendit, plus tard parler musique avec le maître de miss Lunley, qui avait du talent sur le violoncelle.

—Jouez-nous quelque chose, lui disait le jeune homme.

—Volontiers, milord, j'avais apporté un duo de l'o-